

« Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse », Contes des mille et une nuits extrait 6

Quand la nuit fut venue, la princesse prit congé du sultan son père. Ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire, et enfin la princesse sortit de son appartement et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche, et suivie de cent femmes esclaves habillées d'une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instruments s'étaient réunies et commençaient cette marche. Elles étaient suivies par cent tchaoux et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan, en deux bandes, qui marchaient sur les côtés en tenant chacun leur flambeau à la main, faisaient, une lumière qui, jointe aux illuminations, suppléait merveilleusement au défaut du jour.

Aladdin conduisit alors la princesse dans un grand salon où la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étaient d'or massif et remplis des viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets étaient aussi d'or et d'un travail exquis. La princesse, enchantée, dit à Aladdin : « Prince, je croyais que rien au monde n'était plus beau que le palais du sultan mon père ; mais je m'aperçois que je me suis trompée.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets de chambre lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais aussi riche et aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta, et il se rendit au palais du sultan au milieu d'une grosse troupe d'esclaves. « Sire, dit Aladdin au sultan, je supplie Votre Majesté de me faire l'honneur de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand vizir et les seigneurs de sa cour. » Le sultan se leva à l'heure même, et comme le chemin n'était pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand vizir à sa gauche, et les seigneurs à sa suite, précédé par les tchaoux et par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchait du palais d'Aladdin, plus il était frappé de sa beauté. Quand il y fut entré, ses exclamations ne cessaient pas à chaque pièce qu'il voyait. Mais quand il fut arrivé au salon à vingt-quatre croisées, qu'il en eut vu les ornements et surtout qu'il eut jeté les yeux sur les jalousies, enrichies de diamants, de rubis et d'émeraudes, et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse était pareille au-dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état : « Jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or et d'argent massif, au lieu d'assises de pierre ou de marbre ; dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamants, de rubis et d'émeraudes ? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable. »

La princesse arriva un moment après, qui reçut le sultan son père d'un air qui lui fit connaître avec plaisir combien elle était contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux, et servies tout en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la première, et mangea avec la princesse sa fille, Aladdin et le grand vizir. Tous les seigneurs de la cour furent régalez à la seconde, qui était fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, et il avoua que jamais il n'avait rien mangé de plus excellent. De retour dans son palais, il se félicita du mariage de sa fille.

A partir de là, tous les jours, dès que le sultan était levé, il ne manquait pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvrait tout le palais d'Aladdin, et il y allait pendant la journée pour le contempler et l'admirer.

Aladdin cependant ne demeurait pas renfermé dans son palais ; il allait faire sa prière tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allait rendre visite au grand vizir ou faisait l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régalaient souvent dans son palais. Chaque fois qu'il sortait, il faisait jeter par deux de ses esclaves des pièces d'or à poignées dans les rues et dans les places par où il passait et où le peuple se rendait toujours en grande foule. D'ailleurs, pas un pauvre ne se présentait à la porte de son palais qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisait par ses ordres. Enfin, Aladdin s'était attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple, et que, généralement parlant, il était plus aimé que le sultan même. Il montra également son courage à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés et il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le sultan apprit plus tôt que les révoltés avaient été défaits, châtiés ou dissipés, que son arrivée à l'armée. Cette action, qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur ; il revint victorieux, mais aussi doux et aussi affable qu'il avait toujours été.

Il y avait déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernait quand le magicien africain, au lieu de trouver qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, découvrit qu'il en était sorti et qu'il vivait sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté.

« Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe ! J'empêcherai qu'il n'en jouisse longtemps ou je périrai. » Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avait dans son écurie et il se mit en chemin. De ville en ville et de province en province, il arriva à la Chine, et bientôt dans la capitale du sultan. Il mit pied à terre dans un khan, ou hôtellerie publique, où il y demeura le reste du jour et la nuit suivante pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain, avant toute chose, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disait d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans un lieu le plus fameux et le plus fréquenté où l'on s'assemblait pour boire. Il entendit qu'on s'entretenait du palais d'Aladdin. Il demanda ce que c'était que ce palais dont on parlait si avantageusement. « Il faut que vous soyez bien nouveau venu si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin. Je ne vous dis pas que c'est une des merveilles du monde, mais jamais on n'a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité.

- Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain, je ne suis arrivé que d'hier, et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir dès à présent, si vous voulez bien me faire la grâce de m'en enseigner le chemin. »

Quand le magicien africain fut arrivé, et qu'il eut examiné le palais de près de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Piqué au vif, il retourna au khan, déterminé à récupérer la lampe.

Par une opération de géomance, il connut que la lampe était dans le palais d'Aladdin, et il eut une joie si grande qu'à peine il se sentait lui-même. « Je l'aurai cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever et de le faire descendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un si haut vol. »

Le malheur pour Aladdin voulut qu'alors il était allé à une partie de chasse pour huit jours, et qu'il n'y en avait que trois qu'il était parti. « Voilà le temps d'agir, dit le magicien africain en lui-même ; je ne dois pas le laisser échapper. » Il alla à la boutique d'un faiseur et vendeur de lampes. « Maître, lui dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre ; pouvez-vous me la fournir ? » Le vendeur lui dit qu'il en manquait quelques-unes, mais que s'il voulait se donner patience jusqu'au lendemain, il la lui fournirait complète à l'heure qu'il voudrait. Le magicien le voulut bien. Il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies, et après lui avoir promis qu'il le paierait bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain, la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain. Il les mit dans un panier dont il s'était pourvu exprès, et avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, et quand il s'en fut approché il se mit à crier : « Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ? » À mesure qu'il avançait, et d'aussi loin que les petits enfants qui jouaient sur la place l'entendirent, ils accoururent et ils s'assemblèrent autour de lui, avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passants riaient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginaient. « Il faut, disaient-ils, qu'il ait perdu l'esprit pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles. »

Le magicien africain continua de crier : « Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ? » Il répéta si souvent la même chose en allant et venant dans la place, devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui était alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme ; elle envoya une de ses femmes esclaves pour voir ce que c'était que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas longtemps à remonter ; elle entra dans le salon en faisant de grands éclats de rire. « Princesse, dit-elle, un fou, avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves demande à les changer contre des vieilles ? »

Une autre femme esclave, en prenant la parole : « À propos de vieilles lampes, dit-elle, en voilà une sur la corniche. Celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille. »

La lampe dont la femme esclave parlait était la lampe merveilleuse dont Aladdin s'était servi pour s'élever au point de grandeur où il était arrivé, et il l'avait mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre.

La princesse, qui ignorait tout de cette lampe commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit : il descendit du salon, il aperçut le magicien africain. Lui montrant la vieille lampe : « Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci. »

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchait. Il ne pouvait pas y en avoir d'autre dans le palais d'Aladdin, où toute la vaisselle n'était que d'or ou d'argent. Il la prit promptement de la main de l'eunuque, lui présenta son panier et lui dit de choisir celle qui lui plairait.

Le magicien africain s'éloigna sans bruit, par une petite rue, hors de la vue du monde où il resta jusqu'à une heure de nuit que les ténèbres furent le plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein et il la frota. À cet appel, le génie lui apparut. « Que veux-tu ? lui demanda le génie, me voilà prêt à t'obéir comme ton esclave.

Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais d'Aladdin tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, et que tu le transportes, avec moi et en même temps, dans un tel endroit de l'Afrique. » Sans lui répondre, le génie le transporta en très peu de temps, lui et le palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avait été marqué.